

Rixe à Saint-Nicaise

par Quentin Collette

En général, il laissait les curieux seuls dans l'ancien sanctuaire, sous prétexte qu'il y avait des panneaux explicatifs, mais également qu'il devait préparer la suite du parcours. Ils avaient donc, en quelque sorte, quartier libre, et « l'homme-chapeau », comme je l'appelais alors, dans mon français hésitant, restait là, le couvre-chef en tête, le regard mélancoliquement tourné en lui-même, parfois, un éclair d'inquiétude ou de colère rentré, quand il regardait vers le porche. En tout cas, ni moi ni personne, je pense, ne l'avait jamais vu sans son désormais fameux Stetson noir à larges bords, ceint d'une cordelette de cuir tressée, façon cow-boy de cabaret (Victor Mature dans *My Darling Valentine*).

En fait, je savais, moi, ou croyais savoir la cause de cette étonnante pudeur occipitale – le « pourquoi du comment », pour parler *vrais gens*. Le bonhomme avait la moitié de l'oreille gauche manquante et, vu la taille fabuleuse de l'autre pavillon, cela déséquilibrait sa face considérablement. Or, voici ci-après, chères lectrices et chers lecteurs, comment la chose s'était produite, avec, dans le rôle-titre, mon propre grand-oncle Wang Lee, dans celui des méchants deux Japonais bien ignobles, et donc notre guide-conférencier dans celui du faire-valoir occidental des plus grotesques :

RIXE À SAINT-NICAISE

ou

La Vengeance du boxeur manchot

1. Un dimanche dans la rue

« Mesdames et Messieurs, nous voici maintenant sur – ou plutôt devant le parvis de la Mêleveilleuse église Saint-Nicaise... »

Et de leur raconter par le menu l'histoire de l'antique église de Rouen, dépositaire des reliques de saint Nicaise, évêque de Neustrie : sa fondation au VII^e siècle par saint Ouen, sa reconstruction à la Renaissance en style gothique flamboyant, ses trésors méconnus, ses heurs et malheurs...

Un gros type à barbe chenue, déguisé en échevin – pourpoint arlequin à crevés, chausses collantes, souliers à la poulaine, avec un bonnet de feutre bleu roy côtelé – rassemblait son petit groupe de visiteurs autour de lui, tel un curé ses ouailles. Il leur faisait signe de s'approcher encore, l'air bonhomme, tel un maître d'école de la III^e République, moulinant des bras de sorte que les volants vert d'eau cousus à ses manches voletaient en tous sens.

Ce guide de circonstance – j'ai nommé M. R***, historien patenté de la ville – était adjoint au maire chargé des affaires culturelles. Il recyclait là son costume Renaissance, fait à façon par une couturière de la rue Saint-Nicolas, en vue du tournage – de la « prise de vues » serait plus juste – de tableaux animés de la « Vie à Rouen à l'époque de Jacques Le Lieur », qui devaient figurer dans le prochain spectacle du flambant neuf Panorama XXL, unique en France, sur le quai Gaston Boulet, cylindre bleu pétant improbable, nouvelle verrue poussée en plein dans l'axe de l'église Sainte-Madeleine.

À 9 h 30, c'était la première visite. Il faisait un temps doux, lumineux, dans le quartier Saint-Nicaise. Les rues étaient calmes. Seuls de rares passants se dirigeaient vers le Clos Saint-Marc, où régnait déjà une belle ambiance de fête paillarde. Le bitume noir bleuté, humide, témoignait d'ondées nocturnes, d'où ce fond d'air voilé, comme ouaté, s'exhalant du sol. Le groupe, composé d'une douzaine de personnes, s'était dispersé dans la montée de la rue des Requis, chacun à son rythme, au fil des conversations. Il s'agissait surtout de personnes âgées. Le « raidillon » leur avait semblé rude, puis à mi-chemin, l'on avait bifurqué par la petite rue transversale de l'Aître Saint-Nicaise, pour déboucher, à main droite, devant le parvis d'herbes incultes de l'église homonyme. Ce trajet expertement conçu, qui donc abordait l'édifice par le bas-côté sud, donnait l'occasion de commenter l'étonnante rupture de styles entre la nef art déco en béton armé, annonciatrice des réalisations d'Auguste Perret et d'Oscar Niemeyer – due aux architectes Pierre Chirol et Émile Gaillard – et le chœur gothique du milieu du XVI^e siècle, qu'on avait seuls sauvé des flammes au XX^e siècle.

Il s'agissait de l'avant-dernière étape d'un circuit consacré à « l'architecture religieuse des quartiers Est de la ville », historiquement populaires : Saint-Nicaise, Martainville et Champ de Mars, Saint-Paul, Jouvenet. Partant de l'église Saint-Vivien, l'on avait visité la chapelle du lycée Corneille, rue Orbe, avant de faire une longue étape au couvent des Sœurs de la Visitation Sainte-Marie, dont la boutique de produits artisanaux avait vite été bondée. Depuis la veille d'ailleurs, elle ne désemplissait pas, la Supérieure avait le sourire – un sourire un peu jaune –, car sa petite communauté de religieuses presque toutes octogénaires (sauf quelques Malgaches) avait entièrement à sa charge l'entretien des bâtiments du XVI^e siècle, classés « Monument Historique ». À cette fin, elles organisaient vers la Toussaint une « Vente de Charité », avec de la brocante venant des fidèles et des articles du réseau Monastic.

Il y avait là tout type de personnes, même si la moyenne d'âge avoisinait la soixantaine : des enseignants à la retraite (officiellement : « pensionnés de l'Éducation nationale »), deux ou trois étudiants en Lettres, un boutiquier dilettante (charcutier à Quincampoix, il avait ressuscité, avec moins de bonheur, la tradition du poète-pâtissier Ragueneau du *Cyrano* de Rostand, ou plus prosaïquement des vendeurs de fish & chips anglais, servant ses grasses victuailles dans des emballages spécialement imprimés, à grands frais, reprenant des stances du *Cid* de Corneille).

Mais soudain, d'un ton grave, dramatique, le guide se mit à déclamer des extraits du *Journal de Rouen* des 10 et 11 mars 1934, qui détaillaient heure par heure la chronologie du sinistre :

« C'est au milieu de la nuit que l'alarme fut donnée. »

« Il était deux heures environ nous dit un témoin habitant en face de l'église, rue Saint-Nicaise, quand j'entendis comme une détonation : je ne dormais pas, aussi je me mis à la fenêtre : une grande flamme sortait du clocher. »

[...]

*« M. le chanoine D***, curé de la paroisse, avait été également réveillé par les premiers crépitements du sinistre, mais l'incendie prit en quelques secondes une telle intensité que personne ne put pénétrer dans l'église. »*

Etc., etc.

L'auditoire s'était réveillé.

M. R*** avait réussi son effet. Quelqu'un, alors, s'interrogea tout haut sur l'aspect du portail avant sa destruction par ce « terrible malheur », survenu dans la nuit du 9 au 10 mars 1934 : d'après M. R***, il ressemblait en fait à celui de l'actuelle église Saint-Vivien avec ses trois nefs, dont une flanquée d'un cadran, sa tour-lanterne à quatre faces, coiffée d'un clocher de boiseries et d'ardoises en éteignoir. Mais la singularité de l'édifice venait du chœur élané (seule conservée), avec ses gargouilles, arcs-boutants et contreforts, dominant de plusieurs mètres les trois nefs des XIII^e-XIV^e siècles, percées de baies au nord de style flamboyant et au sud de style rayonnant. L'église en outre renfermait de nombreux trésors, dont de célèbres orgues datant de 1631, du réputé facteur Crespin-Carlier.

En somme, une très belle église, dont le bedeau, dit-on (d'après un récit semi-léger, qui circule toujours dans le quartier), disparut après l'incendie.

« Enfin, pas tout à fait, ou pas entièrement, pas plus que l'édifice lui-même... », conclut M. R***, sibyllin.

+++

Le bedeau, c'était un homme « pas d'ici », taciturne (et pour cause, pensa Cheng somnolent, qui ne ratait rien du récit qui se faisait sous sa fenêtre quasiment). Il était sorti d'on ne savait trop où – ou plutôt si, commenta le jeune homme pour lui-même : du foyer Saint-Nicaise, en haut de la rue Poussin. Le futur bedeau, en effet, débardeur sur le port, venait y déguster quotidiennement la fameuse « soupe des indigents », donnée avec le pain de Saint-Antoine.

Un homme en tout cas, si l'on se fiait à la légende, de « pas très catholique »...

2. Grand-oncle Lee

Wang Lee, connu sur l'île de Taïwan sous le sobriquet de Xiao Lao (« Petit dragon »), avait été rebaptisé par sa famille de Canton, de façon bien moins flatteuse, « le boxeur manchot ». Il était au centre d'un « drame d'amour » peut-être apocryphe : Lee aurait en effet perdu son bras droit à l'issue d'un duel avec un sabreur nippon, épris de la même femme que lui¹. Combat inégal ! mais ô combien héroïque, révélateur, selon lui, de la fourberie nipponne.

D'après une autre version, que j'ai moi-même recueillie de la bouche de l'arrière-petit-fils d'un certain Gervais, alors chantre de la paroisse, il avait été amputé dudit membre à l'Hôtel-Dieu de Rouen, à la suite d'un accident sur le quai d'Harcourt : une caisse de munitions s'était détachée d'un palan, pour une raison inconnue, le renversant et lui broyant un bras. Un malheur n'arrivant jamais seul, son épouse (une jeune ouvrière de filature, d'origine cauchoise) était décédée des suites de couches, avec l'enfant, quelques semaines plus tard. Lee, en proie à la dépression et à l'alcoolisme, avait alors traversé la période la plus noire de sa vie. Il avait quitté son meublé situé rue Percière, louant un grabat à la nuit, dans des foyers de travailleurs du quartier Martainville. Il lui arrivait aussi dans son désespoir, de fréquenter les « maisons de tolérance » de la rue des Cordeliers.

¹ L'île de Taïwan, alors appelée Formose, à la suite du traité de Shimonoseki de 1879, était alors sous administration nipponne.

Et c'est là justement, alors qu'il était affalé le nez dans le ruisseau, que survint un soir le Père Odon, alors curé de la paroisse Saint-Nicaise, de miséricordieuse mémoire.

Et Lee avait l'air si piteux, si broyé, que le curé le prit sous son aile – à proprement parler, d'ailleurs, car c'était un véritable colosse que cet homme : il aurait quasiment pu loger, sous les pans de sa soutane noire, le petit et trapu Wang Lee, soutane qui lui valait souvent, de la part des bézots du quartier, des croassements moqueurs :

« CROÂ CROÂ CROÂ ! »

Et de joindre le geste à la parole, les mains sous les aisselle, en faisant claquer leurs coudes sur leurs flancs.

Il fallait d'ailleurs toute la bienveillante componction du Père Odon pour empêcher Wang Lee de les chasser à coups de pied au c...

Reconnaissant, le jeune Wang Lee se convertit au christianisme et se mit à barboter dans le bénitier avec tant d'ardeur qu'il devint bientôt plus obtus que les vieilles grenouilles du quartier...

+++

Wang Cheng, vingt-six ans, s'étira dans son lit. Le soleil perçait les stores ponceau, tombant sur sa peau dorée et sur ses cheveux courts, d'un noir parfait, ce qui lui donnait un petit air de diabolotin finissant sa grasse matinée, imaginant dans un rictus ses futurs méfaits. Il était onze heures, l'arrière-saison était particulièrement clémente et la rue, d'habitude calme, surtout un dimanche, résonnait de bruits de talons et des piailllements d'enfants ennuyés, dissipés.

En ce 10 septembre 20**, seconde des désormais européennes « Journées du Patrimoine », quand Cheng ouvrit ses volets, le gros M. R*** présentait l'église au deuxième groupe du matin. En effet, le bas-côté sud de l'édifice, avec son piètement de moisissures verdâtres, était en surplomb sur la façade de sa petite maison, lui cachant le soleil presque toute la journée, sauf entre 10 heures et midi, selon la saison.

Depuis quatre ans, il occupait une maison de briques d'un étage avec une cave dans la petite rue de l'Aître Saint-Nicaise. L'ex-buanderie, reconvertie en « salle d'eau » (chaque pièce était en effet désignée par une étiquette collée sur la porte, afin qu'il se familiarisât avec la langue de Molière) – la salle d'eau, disais-je, était équipée d'une grande bassine en aluminium, achetée trois francs six sous au Clos Saint-Marc, mais non reliée au tout-à-l'égout. Au rez-de-chaussée, Cheng avait aussi fait poser une cuisine toute équipée. À l'étage, il y avait deux pièces auxquelles il n'avait pas touché (de vrais nids de poussière) : dans l'une, l'ancienne chambre à coucher du grand-oncle Wang Lee, dans l'autre, une salle de gymnastique.

En somme, Cheng se sentait chez lui, confortablement installé, même s'il économisait pour de futurs travaux, notamment pour être en mesure de recevoir ses amis².

+++

² Cheng était propriétaire de cette maison aux termes d'un testament olographe de son père, décédé à Taïwan, qui lui-même l'avait reçue de son grand-oncle Wang Lee, disparu sans héritier.

Après son mariage, en août 1916, Wang Lee avait connu un bonheur parfait, cinq longues et belles années, qui se conclurent tragiquement, comme dit plus haut : sa femme mourut d'infection, après son accouchement, et l'enfant, grand prématuré, ne vécut pas.

Or, malgré la lecture assidue de la Bible, Lee restait inconsolable. Son seul refuge était la pratique des arts martiaux : il possédait de solides bases en boxe *Wu Shu*, une variété de kung-fu dont il avait suivi, durant son enfance taïwanaise, des entraînements intensifs. Vingt ans plus tard, donc, il s'y remit avec acharnement, plusieurs heures par jour, commençant par quelques passes, puis développant, faute de maître (*shifu*), des enchaînements originaux dont il faisait des croquis, sur un carnet à spirales. Enchaînements – soit dit en passant – qui relevaient en fait plus de la savate française (il avait assisté à des combats sur les quais, organisés par des soldats en permission) que du kung-fu proprement dit.

Son métier de bedeau de la paroisse Saint-Nicaise, obtenu grâce à la généreuse bienveillance du desservant, lui laissait suffisamment de loisirs pour s'entraîner, entre les différents offices, messes, cérémonies et autres sacrements qu'il était chargé de préparer, en sus du nettoyage des lieux et de l'entretien des objets du culte (le « Trésor de l'église »). Il se fabriqua donc des agrès sur mesure, dont un « homme de bois » qu'il avait littéralement laqué à force d'y « frotter » ses poings, chevilles et avant-bras, qu'il entendait ainsi renforcer.

Cependant, une chose avait intrigué Cheng, quand il l'avait débarrassé de sa bâche protectrice : des caractères chinois, gravés au canif sur le tronc, qui signifiaient « le boxeur manchot ». Immédiatement, pour ce fanatique des films de séries B de la Shaw Brothers, cela fit écho à la fameuse trilogie des années 1960 avec Wang Yu. Néanmoins, toute comparaison s'arrêtait là, car son grand-oncle Wang Lee était mort dans les années 1930..., sans plus de précision.

3. L'art du thé

Wang Cheng s'était rendormi, malgré son réveil, à force de se prélasser dans ses draps. Cependant, un deuxième groupe le réveilla, vers 11 heures, précédé du même cicérone en habits Renaissance. Sa coiffe, inspirée par Jean Clouet, était ornée d'une broche sertie de crocidolite, dite « œil de tigre », qui rayonnait de fauves zébrures. Mais soudain retentit une voix de stentor, juste à l'instant où M. R***, affable, s'apprêtait à raconter l'origine du nom de la rue des Deux-Anges, toute proche... – une voix que Cheng crut reconnaître, à sa grande surprise, et qui finit sa phrase en gueulant :

« En tant qu'adjoint au maire chargé de la culture – et donc du *patrimoine*, comment justifiez-vous la mise à l'encan de certains édifices religieux – en particulier de cette même église, dont vous faites si bien l'éloge, etc., etc. »

Les touristes, stupéfaits, regardaient l'importun, l'œil rond, mais la longueur de son intervention, leur laissa le temps de se ressaisir, et un véritable concert de protestations s'éleva alors, un brouhaha immense dans toutes les langues, qui tira définitivement Cheng du lit. Une fois levé, celui-ci jeta un œil par la fenêtre, voulant s'assurer de l'identité du bonhomme... quand soudain, un bruit sourd retentit...

Quelque chose avait dû tomber, probablement au sous-sol, à en juger par... « Tiens, tiens..., se dit Cheng, bizarre..., il n'y a rien en bas. » – Assertion des plus hasardeuses, en fait, car au sous-sol, justement, il n'avait jamais mis les pieds...

Cheng, le cœur battant, s'habilla en vitesse, et, sortant de sa chambre, gagna le fond du couloir, muni de la clé du sous-sol – une petite clé d'argent toute piquée, qu'il sortit d'un tiroir. Malgré son appréhension, il tourna la clé dans la serrure, qui, bizarrement, ne grinça pas : une bouffée d'air frais lui monta au visage et, debout sur le seuil, il se mit à sonder le sol, du bout du pied, se décidant enfin à descendre l'escalier, mais une marche après l'autre, avec prudence... Alors qu'il était presque en bas, dans la pénombre (le soupirail n'apportait qu'une lueur vague), il vit une *forme*, furtive... qui disparut aussitôt, comme absorbée par le mur. Cheng ferma les yeux, craignant – ou peut-être espérant – d'avoir surpris une souris – un surmulot, au pire... Alors il remonta vite fait, l'esprit en ébullition soudain, et fouillant dans un placard de sa chambre, il en sortit une lampe-torche, ainsi qu'un pied-de-biche, par précaution. Et, résolu à explorer les lieux (qui sait ? peut-être y trouverait-il des trésors...), il redescendit l'escalier : face à lui, le mur donnait sur la rue, avec le soupirail. Alors il pointa son faisceau de lumière sur le mur de gauche, où la forme s'était... éclipmée.

Il découvrit un portillon de bois percé de trois trous, fermant une espèce de niche en pierre voûtée, comme une poterne. Intrigué, Cheng s'approcha, s'apprêtant à pousser le vieux battant... mais à sa grande surprise, un verrou le fermait – un verrou qui brillait d'un bel éclat chromé, sous sa lampe, luisant de graisse !

Une boule au ventre, le jeune homme tira le verrou, qui ne couina pas non plus, poussa le portillon et tâtonna d'une main à l'intérieur... Rien sur les parois, si ce n'est qu'elles suintaient, tapissées de moisissures. Alors il explora le sol, avançant un pied pour atteindre le fond et là... HORREUR !

Sous sa chaussure, un craquement sinistre... D'instinct, il dirigea sa lampe vers son pied, découvrant un petit monceau d'ossements humains – « Humains ? » se dit-il, tentant de se rassurer. Des chats n'avaient-ils pu dévorer là leurs petites proies ? Mais deux os assez longs, rattachés par une articulation, lui ôtèrent toute hésitation, car ils étaient entourés de... de lambeaux de tissus... clairement. Un bouton de manchette scintillait près de la main... Pris d'une curiosité malsaine, obnubilé par l'horreur, Cheng se mit à détailler cette main – ce squelette de main, orné d'une bague, comme s'il s'agissait d'une feuille séchée, dont il ne restât que les nervures... avec ses ongles jaunis et autres phalanges, carpes et métacarpes – une constellation de petits os, si fragiles en fait. En y regardant de près, tout en reprenant ses esprits, Cheng put identifier grossièrement un squelette humain dans son intégralité, avec les côtes, la colonne vertébrale, les tibias, les pieds... Seuls manquaient à son inventaire, compliqué par la posture du squelette (en tailleur, semblait-il), la tête d'une part, et le deuxième bras d'autre part, qui s'arrêtait à la clavicule. Et Cheng de repasser dans sa tête les listes laborieusement apprises cinq ans plus tôt, quand il avait tenté la fac de Médecine, avant de changer de cursus... Mais soudain, son regard se figea, ses yeux s'exorbitèrent : pris d'affolement, il remonta les marches quatre à quatre, claquant la porte...

+++

Une fois dans son salon, Cheng ouvrit en grand les rideaux, laissant entrer un soleil clair, généreux de fin d'été. Immédiatement, il se rasséréna, mais quelque chose titillait son esprit malgré tout... Il s'assit alors sur son fauteuil-crapaud (son seul luxe : une antiquité du XVIII^e siècle acquise dans un dépôt-vente rue aux Ours, et porte-bonheur au surplus, car le siège n'avait plus que trois pattes !) ; rapidement, il sentit peser sur lui une angoisse latente, indécise, car déjà, une vieille histoire hantait son esprit – l'une de ces légendes familiales, complaisamment ressassées avec différentes versions, non sans mépris d'ailleurs, par ses oncles et tantes de Guang Dong (Canton), cette métropole de la

côte sud de la République populaire de Chine, dont on dit que les habitants mangent tout ce qui marche, nage ou vole – sauf la vaisselle !

Mais en l'occurrence, c'est un bras qu'il manquait...

La légende ? Celle du grand-oncle Lee, le vilain petit canard qui avait émigré en France, en 1916, en quête de travail, s'embarquant sur le *Queen Mary*, un cargo de transport de matériels et de vivres britanniques au mouillage à Hong-Kong. Une fois à Rouen, il s'était fait embaucher comme débardeur, bien qu'il fût manchot (d'après sa version des faits du moins...), se mariant bientôt avec une Française, avant de se convertir au christianisme. Jusque vers 1920, il avait régulièrement correspondu avec sa famille, au pays, puis ses lettres, du jour au lendemain, n'avaient plus trouvé de destinataires... En effet, il était vu comme un traître, passé à l'ennemi, car ses parents, nationalistes exaltés, avaient connu l'humiliation des tutelles occidentale et nipponne (le Japon de l'ère Meiji), qui avaient fait de leur pays plurimillénaire « l'homme malade de l'Asie ».

+++

En début d'après-midi, Cheng se rendit à deux rues de là, chez un ami qui corrigeait les scénarios qu'il écrivait à la chaîne pour la télévision hongkongaise (des séries B de kung-fu), afin d'arrondir ses fins de mois. Non dépourvu d'ambitions, il s'attelait aussi à un roman français, sous le pseudonyme de Henri Leroy – Leroy par référence à son nom (Wang) et Henri parce qu'il aimait la sonorité du mot, d'une simplicité toute chinoise. Il devait en effet récupérer un chapitre dudit roman, où il contait les amours contrariées d'un Chinois, fils de dignitaires du Parti, et d'une Taïwanaise, fille d'un vendeur de bétel. En bref, un *Roméo et Juliette* à la mode « ethnique ».

L'ami correcteur passait ses journées à fournir diverses publications papier ou virtuelles en articles érudits, sans contrepartie, et tirait, comme disait Cheng, le « dragon par la queue ». Alors celui-ci, une fois de plus, après l'avoir payé pour son travail, l'invita à prendre le thé dans son échoppe de la place Henri-IV, face à la statue décapée du roi vert-galant travesti en Hercule. Cheng, en effet, une fois son BTS « force de vente » en poche, avait ouvert un petit commerce de thé – en toute illégalité – dans l'espoir de rester en France. Après avoir vidé une théière de Oolong (du vingt ans d'âge, dans de minuscules gobelets en terre cuite vernissée), avec des cacahuètes et des petits bonbons à l'ananas, chacun d'eux regagna ses pénates : Cheng voulait passer l'aspirateur (il avait ramené pas mal de poussière de la cave), tandis que son *honorable ami* devait « poster » un billet « de toute urgence ».

4. La Lutte commence

Deux mois plus tard, le premier mardi des vacances de la Toussaint pour être précis, vers 11 h 30, Cheng somnolait dans son fauteuil-crapaud. Il venait de mettre en marche sa machine à riz, il avait donc une petite demi-heure devant lui. Il avait voulu retravailler un scénario de film, rejeté l'année d'avant par la chaîne hongkongaise TVB, mais ses paupières ne tardèrent pas à s'appesantir... puis à se fermer.

Soudain, en plein rêve, un bruit sourd l'éveilla. Paniqué, il se précipita dans la cuisine, de crainte que la machine à riz – en équilibre sur sa table billot – ne fût tombée à terre –, mais non ! En plein désarroi, d'un coup, il fut pris d'une angoisse terrible : c'était *e-xa-cte-ment* le même bruit qu'à la cave, début septembre... « Mais il faut crever l'abcès, se dit-il alors, gaillard, et enfin savoir ce qui –

ou plutôt qui ! – là en bas, s’amuse à me jouer des tours. » Clé en main, donc, le torse bombé, il ouvrit la porte de la cave et descendit l’escalier avec détermination, tournant à gauche, vers la poterne... qui était grande ouverte !

Troublé, Cheng s’agenouilla et s’aperçut alors d’une chose qu’il n’avait pas remarquée, la fois d’avant : le mur de briques du fond, tout d’une pièce, pivotait sur un axe central, permettant ainsi d’accéder à un tunnel souterrain. Petit et plutôt maigre, Cheng se faufila par là, rampant à plat ventre, s’aidant des coudes et des genoux, comme un soldat à l’entraînement. Après quelques dizaines de mètres, alors qu’il étouffait, une faible pente s’amorça et de faibles lueurs apparurent, au bout. Cheng parvint alors à un second soupirail, au-dessus de sa tête, dont la grille était déjà descellée, et c’est à ce moment qu’il entendit des bruits de lutte et des cris rauques...

Il se trouvait dans l’abside de l’église Saint-Nicaise, caché par un pilier – par bonheur ! – car dans la nef se déroulait une scène qu’il n’est pas près d’oublier...

Mais ce dont il ne s’aperçut pas tout de suite, c’est qu’un gros homme, assez mal en point, gisait à deux mètres de lui. Et cet homme, c’était M. R***, dans ses fonctions d’adjoint au maire chargé de la culture, venu là négocier la vente de l’antique église rouennaise à deux investisseurs nippons, qui projetaient de la transformer en « bar à sushis »... Rien de moins.

+++

Petit retour en arrière. Les investisseurs japonais finissaient la visite de l’église, guidés sur un ton flagorneur par le digne édile M. R***, quand soudain, du revers d’un pilier, surgit un petit homme au teint blafard, drapé dans un mackintosh couleur muraille dix fois trop grand pour lui. L’un des deux acolytes, toisant l’homme qui s’était figé à cinq mètres d’eux, prononça dans un français hésitant, avec un haut-le-corps de dégoût :

« Ce... cet homme, là, il est malade !

Ce qui fit un tel effet à l’apparition qu’elle rougit jusqu’aux oreilles, serrant les poings à s’en faire craquer les articulations – toutes fantomatiques qu’elles étaient – comme naguère Bruce Lee face à Chuck Norris, dans un vomitoire du Colysée.

Mais elle bouillait intérieurement, trépignant, sous le regard méprisant des trois hommes, tant et si bien qu’à la fin... elle explosa... mais *littéralement*, cependant qu’un cri étrange, dans un souffle, était repris par l’écho :

« Quququ... quoi ?!! La Chine, homme malade... ?!! »

Une poussière vaporeuse, qui lévissait sous la forme d’une sphère, lentement convergea vers deux points noirs, scintillants, à cinq pieds du sol : en une seconde, cette espèce de rosée lumineuse, condensée, se dilata pour reformer un peu plus loin la silhouette de Wang Lee – pardon, de *Xiao Lao*, autrement dit : le **boxeur manchot**, car c’était lui.

Mais les Japonais, d’abord stupéfaits, avec une discipline admirable, se mirent spontanément en position d’attente (*Yoi Dachi*), l’œil vif, solidement plantés en terre.

Grand-oncle Lee, de son côté, attendait les pieds écartés, les genoux fléchis : il se déplaçait presque imperceptiblement, faisant glisser ses chaussons au sol tout en gardant l'équilibre. Tous ses muscles étaient bandés à se rompre, les veines ressortaient sur sa face, il avait les poings collés à ses flancs, faisant pivoter le haut de son corps, alternativement, vers les deux hommes d'affaire. Ces derniers, les mains en lames de couteaux (*Shuto Uke*), décrivaient des demi-cercles autour de Lee.

Mais après quelques instants de ce face-à-face tendu, comme si le sens de la réalité leur fût revenu, les Japonais éclatèrent d'un rire saccadé, toutes dents dehors, les yeux au ciel, immédiatement imités par le gros M. R***..., qui eût d'ailleurs mieux fait de s'abstenir... En effet, Lee d'un bond fut sur lui et d'une main lui attrapa l'oreille gauche, l'arrachant d'un coup sec. Un geyser de sang jaillit alors de l'orifice et l'homme alla s'affaïsser contre un pilier en poussant des cris rauques. Ensuite, Lee écarta les bras, jetant à terre son mackintosh. Il s'était mis en tenue de kung-fu, mais retouchée façon clergyman (à la suite d'âpres discussions avec le Père Odon, qui ne voulait pas trop effrayer les fidèles) : des chaussons en corde tressée, un pantalon de soie noire, avec le pli de rigueur, et une tunique blanche à col droit, dont une manche – on s'en doute ! – pendait. Sur sa poitrine battait un grand crucifix d'ivoire, enfilé à un chapelet, qui apportait un élément discordant à ce vivant portrait de sage taoïste – de « Vénérable ». Car si Lee, de prime abord, avait l'air d'un inoffensif vieillard (un mètre soixante, quarante kilos tout mouillé !), à demi bossu, *last but not least*, il était manchot ! Et c'est justement cela qui avait tant fait rire les Nippons.

En effet, pour un adepte des arts martiaux, le bras droit, c'est l'équivalent du pouce de la main droite pour un *gun man* yankee. Sans lui, non seulement vous êtes vulnérable, la cible de vengeances d'autant plus terribles que vous étiez naguère redoutable, mais surtout, vous devenez la risée de tous : une honte, un bon à rien.

Wang Lee, rejetant sa tresse argentée sur le dos, d'un revers de main, le visage maculé de sang, à son tour éclata d'un grand rire. Tel Bruce Lee, il déchira sa tunique par le milieu, découvrant des biceps et des pectoraux gonflés à bloc, puis il se mit en posture, les poings fermés – voyant cela, les Nippons rirent encore plus fort et l'un d'eux finit par lancer, en mandarin cette fois :

« Tu en as donc assez de vivre ?! »

Ceci dit, il glissa à l'oreille de son comparse :

« Fais attention, il a l'air d'avoir un bon kung-fu... »

Ces derniers, adeptes du karaté *Shōtōkan-ryū*, ignoraient que Wang Lee avait pu longuement étudier leur style. Il connaissait par cœur tous leurs *Katas*, grâce à des monographies consultées à la Bibliothèque Municipale (eh oui ! un fantôme peut tout). Et il jubilait, car il était sûr de vaincre : en quelques passes, il les mettrait au tapis, contrant ce style de karaté, aussi raide que martial, par la fluidité de son propre kung-fu, curieux hybride de *Wu Shu*, de *Tai-Chi* et de savate française.

Les Nippons, en posture d'attaque – *Zenkutsu-Dachi* –, pour impressionner le vieillard sans doute, firent trois enchaînements (*Kihon*), d'une précision remarquable, sous le regard approbateur de Lee. Ils se déplacèrent ensuite de quelques mètres, passant dans la partie moderne de l'église, car les vitraux du chœur étaient traversés par des rayons de soleil assez vifs, aveuglants, qui se projetaient au sol en ombres colorées.

Dans un ricanement, Lee alors lança :

« Ainsi, c'est donc là toute l'étendue de vos minables capacités ?! Hign hign hign ! »

Les Japonais furibonds, l'insultèrent copieusement, le traitant de chien galeux, de rat puant, puis, d'un coup, comme s'ils se fussent donné le mot, les trois hommes bondirent l'un vers l'autre : à deux mètres du sol, jambe tendue, Lee percuta l'un de ses adversaires, chutant assez lourdement, mais ce dernier, dévié dans sa trajectoire, alla s'écraser contre un gros pilier.

L'autre Japonais s'était déjà remis en position et s'avança *Gedan Barai* (posture de défense basse), avec un cri strident : **HEI !**

Il tenta un *Mawashi Geri* à la tête (*Jodan*), puis un *Yoko Geri*, coups de pied que Lee esquiva sans problème, se baissant avec agilité vers son entrejambes et l'attrapant par les couilles, ce qui fit instantanément glapir sa victime. Alors, avec une force prodigieuse, Lee souleva le Nippon au-dessus de sa tête et le balança au sol, comme s'il se fût agi d'un sac de plumes. L'autre crachait du sang, se tortillait par terre, se tenait les côtes, ce qui n'empêcha pas Lee, dans un accès de cruauté démoniaque, de bondir en l'air – à deux mètres au moins –, avant d'atterrir pieds joints sur le visage du pauvre Nippon..., qui n'émit qu'un « ouf ! » de douleur.

« Hich hich hich !!! Ça, c'est *Mille kilos s'écroulent* », commenta Lee tout haut, conformément à cette manie des Chinois de donner des noms imagés à leurs passes.

Cependant, par terre, sur les dalles de marbre en damier, de la bouche du Japonais défiguré, du sang sourdait en bouillons épais, par flots d'un rouge foncé comme du Ketchup...

Soudain, des sirènes retentirent, des crachouillis de talkie-walkie. On cherchait à forcer la porte de la sacristie : en effet, M. R***, grâce à son iPhone, avait donné l'alerte ! Alors grand-oncle Lee (ou son spectre, si l'on préfère), hagard, dans l'affolement, tenta de fuir vers le portail, mais à l'instant même où il allait pénétrer dans la partie moderne de l'église, sa silhouette se heurta net à... à rien..., à croire qu'une muraille, une plaque de verre invisible s'était dressée devant lui. Repoussé en arrière, il bondit de nouveau, lévitant en l'air quelques instants... avant que sa silhouette ne fût aspirée par le bas-côté sud, vers le sol... comme *aspirée par le soupirail* !

+++

L'équipage de Police Secours, dépêché par le CIC (17), composé d'un brigadier et deux ADS, après être parvenu à enfoncer la porte, découvrit les deux hommes d'affaires nippons gisant à terre, se tortillant. M. R***, quant à lui, la chemise en charpie, une main plaquée sur la tempe, bien qu'il titubât encore, parvint à leur décrire succinctement l'agression dont ils avaient été victimes. D'ailleurs, des dalles de marbre brisées ou fendues témoignaient assez de la violence extrême de l'agression. Néanmoins, en dépit de toutes les investigations, on ne retrouva jamais la trace « des assaillants ».

Les Japonais furent ranimés à l'aide d'eau bénite, croupie mais bien froide, avant même l'arrivée du SAMU. Et c'est pile le moment que choisit Cheng, l'air de rien (et sans encombre !), pour sortir de sa cachette, proposant aux policiers de traduire les propos des deux hommes d'affaires, qui d'ailleurs confirmèrent en tous points le récit de M. R*** : trois agresseurs armés les avaient détroussés par

surprise... Car la Vérité des faits, pour un sujet du l'Empire du Soleil Levant comme pour un édile français, le cédera toujours à l'Honneur sauvé !

+++

Ce matin-là, Cheng s'éveilla tôt – pas comme d'habitude, c'est-à-dire en traînant dans son lit –, car la sonnette de la porte d'entrée avait retenti. Il n'avait que peu dormi, souffrant d'un affreux mal de crâne, mais il faut dire qu'il avait fait un drôle de rêve. Sans doute avait-il trop travaillé, ces derniers jours, trop écrit et trop visionné de films de kung-fu – et trop bu de thé aussi ! Mais il avait également passé de longues heures à la tour des archives, quartier Grammont, en quête de documents sur la main-d'œuvre étrangère pendant la Première Guerre mondiale, consultant les plans du cadastre, les archives notariales, les registres d'état civil – autrement dit, toute information utile pour mieux décrypter le destin du grand-oncle Wang Lee et faire la part de la vérité et de la légende...

En bref, il se leva, se passa la main sur la tête (il avait un épi qui rebiquait), puis enfila un jean et ouvrit la porte. Deux individus qu'on pourrait qualifier de babas cool se tenaient sur le seuil, tout sourire, un stylo Bic à la main ; un troisième personnage, de dos – Cheng reconnut son ami correcteur –, attendait en retrait.

« Bonjour, cher Monsieur Wang. Tout d'abord, je vous prierais de bien vouloir nous excuser pour cette intrusion matinale... mais venons-en au fait : nous sommes ici pour recueillir – à votre bon cœur ! – des dons au bénéfice du collectif *Les Saint-Nicaise* qui, comme vous le savez peut-être... lutte activement contre le projet du Maire de céder l'église au plus offrant, pour 1 euro symbolique ! »

À cet instant, un bruit étouffé mais distinct, monta du sous-sol.

« Pardonnez, fit Cheng, c'est à la cave, un chat sans doute... »

Reculant d'un pas, puis se ravisant, il réfléchit deux secondes... Alors, d'une voix forte, il s'adressa aux trois compères, intrigués : il regardait avec attention ses deux mains, en « lames de couteau », qu'il faisait lentement mouvoir devant lui :

« OK, mes frères ! D'accord, je suis prêt... et que la Lutte commence ! ».

(Valence, 11 novembre 2015)